

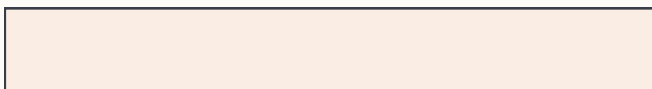


TONI SERVILLO

LA GRAZIA

Un film de
PAOLO SORRENTINO

Durée du film : 2h12



SYNOPSIS

Mariano De Santis, Président de la République italienne, est un homme marqué par le deuil de sa femme et la solitude du pouvoir. Alors que son mandat touche à sa fin, il doit faire face à des décisions cruciales qui l'obligent à affronter ses propres dilemmes moraux : deux grâces présidentielles et un projet de loi hautement controversé. Aucune référence à des présidents existants, il est le fruit de l'imagination de l'auteur.

NOTE D'INTENTION

PAOLO SORRENTINO



La Grazia est un film sur l'amour.

Ce moteur inépuisable qu'est l'amour suscite le doute, la jalousie, la tendresse, l'émotion, la compréhension de la vie et le sens des responsabilités. L'amour et ses multiples facettes, se dévoilent à travers le regard de Mariano De Santis, un Président de la République italienne entièrement fictif, mais très réaliste.

Mariano De Santis aime profondément : il aime sa femme disparue, il aime sa fille et son fils, tout comme il accepte le fossé générationnel qui les sépare. Il aime le droit pénal, qu'il a étudié toute sa vie. Derrière son allure sérieuse et austère, Mariano De Santis est un homme d'amour.

La Grazia est un film sur le doute.

Et sur la nécessité de l'accepter. Cette idée résonne tout particulièrement dans le domaine politique, surtout aujourd'hui, à une époque où trop de responsables s'accrochent obstinément

à leurs certitudes, engendrant conflits, tensions et ressentiment. Cette rigidité nuit au bien-être collectif, freine le dialogue et fragilise l'harmonie sociale.

Mariano De Santis est un homme guidé par le doute.

La Grazia est un film sur la responsabilité.

Un devoir qui devrait concerner chacun de nous, mais qui, plus encore, devrait définir celles et ceux qui nous gouvernent — ceux qui nous représentent, orientent et façonnent les décisions collectives.

Aujourd'hui, on ressent cruellement le manque de responsabilité, presque son absence, remplacée trop souvent, par des démonstrations creuses et des postures autoritaires, nuisibles, voire dangereuses.

Mariano De Santis est un homme responsable.



La Grazia est un film sur la paternité.

Mariano De Santis est un père noble, qui guide sans dominer, qui transmet sans imposer. Mais c'est aussi un homme lucide, conscient que le doute est une forme d'intelligence, et qu'il arrive un moment où un père doit savoir redevenir un fils.

Lorsque l'âge avance et que le présent devient plus difficile à saisir, il ne le rejette pas, ne s'y oppose pas. Il choisit de l'écouter, à travers ses enfants — eux qui, mieux que lui désormais, savent mieux appréhender le monde qui vient.

Et il leur fait confiance.

La Grazia est un film sur un dilemme moral.

Accorder ou refuser la grâce à deux personnes ayant commis un meurtre, peut-être dans des circonstances pardonnables. Signer ou non, en tant que catholique, un projet de loi sur l'euthanasie.

Adolescent, j'ai été profondément marqué par *Le Décalogue* de Kieslowski. Un chef-d'œuvre entièrement centré sur les dilemmes moraux. L'intrigue des intrigues. Plus qu'un thriller.

Je ne crois pas m'être approché de près du génie de Kieslowski, ni de la profondeur avec laquelle il abordait les thèmes moraux. Mais j'ai ressenti le besoin de tenter l'expérience quand même, à une époque où l'éthique semble parfois optionnelle, insaisissable, opaque ou trop souvent invoquée uniquement pour des raisons instrumentales.

L'éthique est une affaire sérieuse. Elle maintient le monde.

Et Mariano De Santis est un homme sérieux.

NOTE D'INTENTION

TONI SERVILLO

La Grazia est un film sur les questions que nous sommes obligés de nous poser chaque jour. Des questions que la vie nous impose : que faire au quotidien ? Qu'est-ce qui est juste ? Et à quel prix peut-on rester fidèle à soi-même ?

C'est un film né dans un temps de guerre, dans un monde où les politiciens sont devenus arrogants et opportunistes. Ce sont aujourd'hui des hommes qui s'adaptent à la situation, qui composent en fonction de ce qui les arrange et qui sont souvent sans vision. La plupart regardent vers le passé et sont incapables d'imaginer l'avenir.

Dans ce contexte, *La Grazia* met en scène un homme différent : un président sage, prudent, responsable. C'est un homme qui ne cherche pas la vérité à tout prix, mais qui a le courage d'assumer ses choix, en acceptant l'existence du doute. Et c'est ça, selon moi, la véritable grâce, le courage de faire ce que l'on croit juste, tout en sachant qu'on ne détiendra jamais la vérité.

Au fond, je crois que Mariano De Santis est un homme qui vit en apnée. Et c'est sans doute ce qu'il y avait de plus difficile à rendre : faire sentir au public cet état d'apnée, ce calme apparent sous lequel tout s'agite.

C'est cette idée qui donne son titre au film.



ENTRETIEN AVEC TONI SERVILLO

Vous retrouvez Paolo Sorrentino pour la septième fois. Comment décririez-vous aujourd'hui votre relation ?

C'est une relation fondée sur la confiance et sur le silence. Nous nous comprenons de manière immédiate. Prenez ce dernier film : j'ai lu le scénario de *La Grazia* presque trois ans avant le tournage, et nous avons eu tout ce temps pour échanger, pour réfléchir au personnage. Mais de manière constamment diffuse. Paolo écrit souvent en pensant à moi, et je le sens : il me confie des personnages qu'il a déjà habités intérieurement. De fait, depuis *La Main de Dieu*, notre lien s'est encore transformé. Il disait souvent qu'il me voyait comme un frère aîné, et dans ce film je jouais son père. C'était très émouvant, presque symbolique. Entrer dans la mémoire d'un autre, dans la perte de ses parents, c'est un geste de confiance extrême. Et quand un artiste vous accorde cette confiance, vous devez être à la hauteur. Aujourd'hui, on n'a plus besoin de se parler beaucoup : il y a entre nous une compréhension tacite, fraternelle. Et cette simplicité, je crois, traverse ce dernier film.

Justement, *La Grazia* semble différent des précédents Sorrentino : il est plus sobre, plus calme, presque apaisé. Comment l'expliquez-vous ?

C'est vrai. C'est un film beaucoup plus retenu, presque silencieux. Paolo voulait un style plus simple, plus clair, pour laisser toute la place aux personnages et aux thèmes.



Mais il y a toujours des éclats très "sorrentiniens" : la passion soudaine du président pour le rap, cette amie galeriste extravagante... Ces moments d'exubérance existent encore, mais ils apparaissent différemment, comme des respirations. Je crois que ce ton nouveau vient du monde dans lequel nous vivons. Nous traversons une époque de bruit, de certitudes tonitruantes. Il faut du courage pour parler doucement. *La Grazia* est un film de douceur politique : il ne crie pas, il questionne. Il invite à réfléchir. C'est un cinéma du calme, et c'est peut-être ça, aujourd'hui, la véritable provocation.

En parlant de douceur, à la Mostra, certains spectateurs ou critiques ont dit que ce Mariano De Santis, c'était le président que les italiens aimeraient avoir...

Il faut tout de suite préciser qu'il s'agit d'un président de fiction. Et c'était le but : Paolo n'a pas voulu peindre un homme politique réel, mais imaginer un modèle possible, un homme de pouvoir qui se pose des questions morales, qui doute. C'est un regard différent, presque inverse, de celui d'*Il Divo* ou de *Silvio et les autres*.

Certains parlent d'un "film de la maturité". Vous reconnaissez-vous dans cette idée ?

Je ne sais pas si c'est un "film de la maturité". Paolo a une imagination débridée - il l'a démontré dans ses séries et dans ses films et c'est surtout un auteur qui aime changer de registre selon les personnages. À mes yeux, c'est normal. Je vais faire une digression : j'ai revu récemment *Licorice Pizza* de Paul Thomas Anderson ; on a l'impression que le cinéaste de *The Master* est... un autre cinéaste ! Ce sont deux films extraordinaires, mais d'un style complètement différent. Je ne veux pas faire de comparaisons hasardeuses entre Sorrentino et Paul Thomas Anderson, mais disons que les auteurs qui ont un style très affirmé veulent parfois explorer des territoires inconnus. Paolo est encore très jeune. Ces étiquettes "film de la maturité", "tournant", etc. sont bien commodes pour les critiques. Elles servent à raconter un film, mais elles ont peu à voir avec la vie des idées d'un cinéaste qui change, ou qui décide de changer. On le rapproche souvent de Fellini ; il aime aussi profondément Kieślowski ; et *Une histoire vraie* de David Lynch est l'un de ses films préférés ; un film très simple, presque dépouillé, complètement différent de *Mulholland Drive*. Cela dit bien qu'un grand auteur peut signer des œuvres de natures très diverses.

Comment s'est passé le travail sur le personnage de Mariano De Santis ?

C'est un personnage complexe : un homme de pouvoir, mais habité par le doute. J'ai senti dès le départ une immense responsabilité, parce que tout le film repose sur lui. Le public devait sentir à la fois la fonction, la stature d'un président et l'homme, avec sa douleur, sa solitude et sa fragilité. Paolo me disait : "Tout doit transparaître, mais à l'intérieur d'un décorum conforme à la charge institutionnelle." Il fallait tenir cette ligne : ne pas tomber dans le pathos, rester dans une tension intérieure. C'est un rôle presque muet. Le personnage respire peu, il se retient.

C'est le troisième rôle d'homme politique que vous interprétez pour Paolo Sorrentino, après Andreotti dans *Il Divo* et Berlusconi dans *Silvio et les autres*. Qu'est-ce qui différencie De Santis des précédents ?

Tout. D'abord c'est un personnage de fiction comme je le disais. Mais il me paraît évident que Mariano De Santis est à des années-lumière d'Andreotti ou de Berlusconi. Paolo ressentait la nécessité de raconter un homme politique depuis une autre perspective : la mesure, le doute, la responsabilité. Andreotti était un homme de pouvoir froid, figé, enfermé dans un système de gestes et de rituels. *Il Divo* était de fait une machine brechtienne : on montrait un personnage, on ne le « pénétrait » jamais. Avec *La Grazia*, c'est exactement l'inverse. Ici, il faut retirer le masque. Montrer ce qu'il y a derrière la fonction, la fatigue, le chagrin, la solitude. De Santis n'est pas un cynique, c'est un homme moral, presque spirituel. Et sa solitude n'est pas une faiblesse : c'est sa force. Elle lui permet de résister, d'écouter sa conscience avant toute décision. Dans ce monde de vitesse et de vacarme, il prend le temps du doute. Et ça, c'est très rare, au cinéma comme dans la vie politique.

Vous parlez souvent de "grâce" et de "doute" : deux mots qui semblent se répondre. Qu'est-ce que la grâce, pour vous ?

Ah... (Il sourit.) Ce n'est pas facile à dire. La grâce, pour moi, c'est un état de légèreté, une absence de gravité. Le moment où tu te sens un peu soustrait au poids du monde, et où tu acceptes ce que la vie t'a donné sans résistance. Ce n'est pas une révélation mystique : c'est une paix fragile, un accord entre soi et la complexité du réel. Je crois qu'elle se manifeste là où on ne l'attend pas : dans un geste, un silence, un regard. Et si on savait où la chercher, elle ne serait plus la grâce. Elle se cache, elle se montre un instant, puis elle disparaît.

Le film parle de morale, de responsabilité. Est-ce une idée qui guide vos choix artistiques ?

Oui. Je suis avant tout un homme de théâtre, et le théâtre t'apprend la cohérence. Je n'ai jamais tourné un film comme un mercenaire, je n'ai jamais fait de publicité. Très peu de télévision, sauf avec Bellocchio pour *Esterno Notte*, parce que c'était une œuvre d'une qualité rare. Je pense sincèrement que l'acteur s'engage d'abord dans le choix de ses collaborations. Travailler avec Sorrentino, Bellocchio, Garrone, Martone, c'est participer à un cinéma qui interroge son époque, pas un cinéma qui se regarde lui-même. Et puis, je crois profondément à un cinéma qui soit une fête de l'intelligence, un art qui stimule la pensée et la sensibilité, pas seulement l'émotion. Je n'aime pas la provocation gratuite. Je préfère la nuance, la rigueur, la profondeur.

Vous avez reçu la Coupe Volpi à Venise pour ce rôle. Qu'avez-vous ressenti ?

Une joie immense. C'est un prix international, prestigieux, mais pour moi c'est surtout une reconnaissance collective. Cette Coupe, je la partage avec Paolo, avec toute l'équipe. Le film repose sur une confiance totale, et ce prix en est le prolongement. Le jury a dit que le film "reposait sur mes épaules". C'est vrai, mais ces épaules étaient elles-mêmes soutenues par la confiance de Paolo. Et peut-être que, finalement, la grâce, c'est ça : un équilibre fragile entre la responsabilité et la confiance.



LISTE ARTISTIQUE

Président Mariano De Santis

Dorotea

Colonel Massimo Labaro

Ugo Romani

Coco Valori

Lanfranco Mare

Valeria Cafiero

Maria Gallo

Domenico Samaritano

Cristiano Arpa

Isa Rocca

Pape

Toni Servillo

Anna Ferzetti

Orlando Cinque

Massimo Venturiello

Milvia Marigliano

Giuseppe Gaiani

Giovanna Guida

Alessia Giuliani

Roberto Zibetti

Vasco Mirandola

Linda Messerklinger

Rufin Doh Zeyenouin

LISTE TECHNIQUE

Ecrit et réalisé par	Paolo Sorrentino
Directrice de la photographie	Daria D'Antonio
Assistant réalisateur	Edoardo Marini
Montage	Cristiano Travaglioli (A.M.C.)
Son	Emanuele Cecere
Costumes	Carlo Poggioli
Set design	Ludovica Ferrario
Décoration	Laura Casalini
Maquillage	Paola Gattabrusi
Casting	Anna Maria Sambucco U.I.C.D Massimo Appolloni U.I.C.D
Directeur de production	Cristina Tacchino
Superviseur de production	Priscilla Pacetti
Un film	Fremantle
Produit par	Annamaria Morelli et Paolo Sorrentino
Produit par	Andrea Scrosati pour Fremantle
Produit par	Massimiliano Orfei, Luisa Borella et Davide Novelli pour PiperFilm
Produit par	The Apartment (A Fremantle Company)
En association avec	Numero 10
En association avec	Piperfilm
Distribution France	Pathé Films
Distribution internationale	The Match Factory